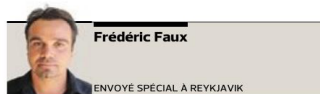




Les joueurs de l'équipe nationale de football d'Islande, à leur arrivée, samedi, à l'aéroport de Guelendjik, en Russie. JONATHAN NACKSTRAND/AFP

L'Islande, Petit Poucet du football à la passion débordante



Frédéric Faux

ENVOYÉ SPÉCIAL À REYKJAVIK

Quatre-vingts garçons et filles se bousculent ballon au pied ; les entraîneurs disposent des cônes sur la pelouse synthétique où plantent de petits drapeaux ; les cris et les sifflets résonnent sous la voûte d'acier, haute de 20 mètres... Hakon Sverrisson, en charge des jeunes au club islandais de Breidablik, savoure à chaque fois cet instant où le visiteur découvre - avec admiration - sa « maison du football ». « Avant sa construction, en 2001, on devait se mettre au handball, au basket ou à d'autres sports pendant l'hiver, se souvient ce pilier du club, dont l'équipe première domine en ce moment le championnat islandais. Quand le temps n'était pas trop mauvais, on essayait de jouer au foot dehors, sur des terrains gelés, en enlevant la neige. Aujourd'hui, on peut s'entraîner toute l'année, dans de très bonnes conditions. »

Depuis les années 2000, les municipalités islandaises ont construit sept terrains couverts, identiques à celui-ci, et sept autres de la surface d'un demi-terrain. Dans un pays planté au milieu de l'Atlantique Nord, où les jours d'hiver ne durent que quatre heures, où le froid et le vent peuvent décourager toute activité sportive, ces maisons du football ont été une véritable aubaine. Mais elles n'expliquent pas à elles seules la vitalité déconcertante du football islandais. Car cette île de 330 000 habitants, plus petite nation jamais qualifiée pour une Coupe du monde, n'en est pas à son coup d'essai. Son équipe nationale, que l'on appelle ici « Nos Garçons », s'était déjà qualifiée pour l'Euro, en 2016. À la surprise générale, elle avait même atteint les quarts de finale après avoir battu l'Angleterre, avant d'être éliminée par les Bleus au Stade de France.

Garçons et filles, mêmes conditions

Depuis, des fédérations envieuses se sont penchées sur le cas islandais. Comment ce confetti volcanique, moins peuplé que Nice, a-t-il construit ces performances ? À Breidablik, les 1550 licenciés du club viennent tous de Kopavogur, ville mitoyenne de Reykjavik, où villas et barres d'immeubles alternent sur les anciens champs de lave. C'est aussi le cas des rares salariés, comme Hakon, qui a chausé ici ses premiers crampons pour devenir capitaine puis entraîneur pendant vingt ans. Une fidélité et un engagement typiques de la façon dont, en Islande, on aborde le sport. « Ici, les enfants se dirigent naturellement vers le club de leur quartier, qui offre toujours plusieurs disciplines, poursuit Hakon Sverrisson. Comme, en Islande, les installations sportives appartiennent aux maires, nous avons une obligation d'accueil. Quel que soit le niveau, tout le monde joue et s'entraîne ensemble, garçons et filles bénéficient des mêmes conditions. »

Cette politique du sport pour tous a permis au foot de devenir le premier sport du pays, avec 25 000 licenciés, soit plus de 7 % de la population islandaise. Mais elle a aussi donné d'autres résultats impression-

L'île volcanique, dont l'équipe s'était révélée à l'Euro 2016 en France, est la plus petite nation à être qualifiée pour la Coupe du monde en Russie. Ses performances reposent sur un volontarisme sans faille - le fameux esprit viking - et une politique sportive très ambitieuse.

➤ Lire aussi PAGES 2 À 5, 18, 39, 37



Infographie LE FIGARO

« Nous savons jouer comme des pros, sans tomber dans les pièges du sport commercial, où l'argent et l'ego ont souvent pris le dessus »

VIDAR HALLDORSSON, PROFESSEUR DE SOCIOLOGIE À L'UNIVERSITÉ D'ISLANDE

nants. La part des adolescents qui font du sport en club au moins une fois par semaine est passée en vingt ans de 40 % à 60 %. Pour les passionnés qui s'y rendent quatre fois par semaine, la proportion est grimpée de 17 % à 40 % ! La consommation d'alcool chez les jeunes, qui était un fléau dans les années 2000, a chuté. Le bien-être et les résultats scolaires ont progressé. Un véritable choix de société qui satisfait Anna-Ros, avocate à Kopavogur, qui a inscrit sa fille au foot : « Cela me coûte 450 euros par an, mais la mairie offre aux parents un chèque annuel de 400 euros qui peut être utilisé pour inscrire ses enfants au sport, chez les scouts ou dans une école de musique. »

Cette mère de famille a aussi été séduite par la qualité de l'encadrement. Dans un coin de la halle, ce jour-là, de jeunes gardiens de but sont pris en charge par un entraîneur aux cheveux coupés en brosse, les mains comme des battoirs, que les parents viennent saluer respectueusement. Gunnleifur Gunnleifsson, gardien de l'équipe nationale pendant plus d'une décennie, est un grand nom du football islandais. Mais ici, personne ne s'étonne de sa présence, et encore moins s'intéresse : « Si vous voulez réussir, il faut faire les mêmes choses encore et encore, et le faire bien. C'est très important d'avoir des entraîneurs ambitieux. » À Breidablik, il n'est pas rare de voir des entraîneurs de juniors titulaires d'une licence A de l'UEFA, l'une des plus exigeantes. Ce sont souvent des enseignants qui enfilent un survêtement après les cours et sont payés pour quelques heures d'encadrement, mais, pour Dagur Dagbjartsson, chargé de la formation à la Fédération islandaise, leur contribution est capitale : « Les péres de famille qui se chargent de l'entraînement, ce n'est pas cher, c'est sympa, mais ce n'est pas comme ça que l'on progresse. »

Les plus motivés peuvent donc rester fidèles à leur club de quartier et atteindre la première division islandaise, comme Arnthor Ari Atlason. Milieu de terrain pour Breidablik, ce joueur confirmé de 24 ans n'est pas pour autant professionnel. Lorsqu'il descend de sa voiture pour se rendre à l'entraînement, il arrive directement de la banque où il travaille. « Avec le salaire du club, plus les primes pour les victoires, cela fait environ 1700 euros par mois... Pas assez pour vivre en Islande », assure-t-il. Ce soir, il joue un seizième de finale de la coupe d'Islande, contre l'équipe voisine de KR. Les autres joueurs arrivent souvent de leur travail, eux aussi, sous l'œil compréhensif de l'entraîneur Agust Gylfason, lui-même chef de produit audiovisuel : « L'Islande a un petit championnat, avec peu de sponsors, peu de droits télé. Presque tous nos joueurs ont donc un travail à côté, ou étudient. »

Cette situation semi-amateur, ou semi-professionnelle, ne semble pas être un problème pour le football islandais. S'ils veulent faire de leur passion un métier à plein temps, les joueurs peuvent partir vers

d'autres clubs européens où leur jeu dur et percutant est apprécié. Environ soixante-dix d'entre eux ont fait ce choix, comme Gylfi Sigurdsson, devenu un pilier de l'équipe anglaise d'Everton. Mais certains, en Islande, poussent le raisonnement un peu plus loin : cet amateurisme, ces conditions parfois spartiates favoriseraient-ils la cohésion et donc la réussite de l'équipe nationale ? Vidar Halldorsson, professeur de sociologie, en est persuadé : « Nous n'avons pas de club professionnel qui viendrait pour prendre les meilleurs joueurs quand ils ont 10 ans et les mettre dans un autre système. De même, un milliardaire ne peut pas sortir son chèque pour racheter Breidablik, qui appartient à la communauté... Cela permet aux meilleurs joueurs de garder les pieds sur terre. »

« Un certain degré d'égalité »

En compilant les résultats sportifs nationaux, l'universitaire a fait une découverte étonnante. Depuis 1959, le handball masculin était le seul sport collectif islandais à se qualifier pour de grands championnats. Et puis, en 2008, tout a changé : « Cela a été le tour du handball et du football féminins, du basket masculin, et enfin du foot masculin. Notre succès en football est un phénomène culturel. Nous sommes à un moment de notre histoire où nous avons gardé les qualités de l'amateurisme - le volontarisme, l'esprit d'équipe - tout en bénéficiant d'une nouvelle expertise professionnelle, notamment grâce aux joueurs et aux entraîneurs qui sont allés à l'étranger. Nous savons jouer comme des pros, sans tomber dans les pièges du sport commercial, où l'argent et l'ego ont souvent pris le dessus. »

Le culte de la personnalité, en effet, ne semble pas avoir sa place dans le foot islandais. Pas de traitement spécial, par exemple, pour Gylfi Sigurdsson, le buteur emblématique. « Il n'y en a pas, et il n'y en aura jamais, promet Gudni Bergsson, président de la Fédération islandaise de football. Les joueurs veulent à maintenir un certain degré d'égalité. C'est peut-être dû à notre tradition sociale-démocrate. » Un épisode comme celui de Knysna en Afrique du Sud, quand l'équipe de France avait décidé de faire grève et de boycotter l'entraînement, est évidemment impensable. « Quand nos joueurs rentrent au pays, ils ne sont pas retranchés dans des clubs privés ou des villas luxueuses, souligne Vidar Halldorsson. Dans une petite ville comme Reykjavik, vous les côtoyez tout le temps, à la piscine municipale, au restaurant, dans la rue. Ils se doivent de mouiller le maillot aux yeux de leur famille, de leurs amis, mais aussi de tout ce public qui s'est levé sans cesse. »

Une communion qui atteint son point d'orgue lors du clapping, cet applaudissement crescendo rythmé par un « hou ! » guerrier qui avait épaté les spectateurs de l'Euro 2016. À la sortie du match Breidablik-KR, qui s'est soldé par la défaite des visiteurs et la sortie de leur gardien sur une civière, Hilmar Stefansson sort son portable pour montrer une vidéo. Ce géant aux cheveux peroxylés, pilier du groupe de supporter Tolfan - que l'on peut traduire par « le douzième homme » - était le 3 juillet 2016 le chef d'orchestre de ce fameux clapping, lors de France-Islande. « Écoutez, ordonne-t-il d'un air réjoui. Le plus beau, c'est après le "hou"... le silence des 80 000 spectateurs. » Un hymne viking qui résonnera, une fois de plus, le 16 juin, à Moscou, pour le premier match des « Garçons » islandais contre l'Argentine de Messi. ■